

De l'Esprit des lois (MONTESQUIEU, 1748)

1 PRÉSENTATION

De l'esprit des lois (Montesquieu), essai politique de Montesquieu, publié sans nom d'auteur à Genève en 1748 et mis à l'Index par le pape (dès sa parution) et la Sorbonne (1751).

La famille de Montesquieu a des origines protestantes. Dans cette province de Guyenne, on s'affirme souvent chrétien plus que catholique, on se souvient aussi de la longue occupation anglaise. Des liens commerciaux privilégiés se sont créés autour de ces excellents vins que contribuent à produire les terres de Montesquieu. Rappelant que la gestation de *De l'esprit des lois* l'a occupé vingt ans, Montesquieu a voulu faire une œuvre « totale » : en « juriconsulte de profession », il recherche les causes des formulations du droit positif, tout comme, à l'académie de Bordeaux, il recherchait les causes physiques de la valeur alimentaire des plantes ou celles de l'écho. Ses Pensées le montrent attentif au mouvement des bateaux à La Haye, à la refonte de la monnaie usée, aux statistiques de fécondité à Londres — la science physique de Newton est alors la science reine : Montesquieu sera le « Newton des lois ».

2 RECHERCHER LES « LOIS DES LOIS »

Montesquieu est devant « l'immensité de son sujet » : depuis Jean Bodin, c'est-à-dire en l'espace de presque deux siècles, aucun livre sur le politique n'a été publié. Avec *les Lois civiles* (1689) de Jean Domat, les juristes excluaient comme « arbitraire » le droit public de la recherche rationnelle. Le « Je n'ai point séparé les lois politiques des civiles » du Livre I est aussi dirigé contre le relativisme sceptique de Montaigne ou de Pascal : les lois ne sont pas pures « conventions » contingentes et arbitraires ; le monde de la liberté aussi est régi par des lois de causalité. On rapprochera délibérément la loi prise dans son acception « relation de cause à effet entre les phénomènes » et la loi entendue comme « obligation du droit positif » ; on cherchera les « lois des lois ».

3 LES TROIS TYPES DE GOUVERNEMENTS ET LEURS PRINCIPES

Montesquieu construit trois « types idéals » [sic], selon la nature et le principe du gouvernement : les démocraties et leur vertu politique, les monarchies et l'honneur, les despotismes ou le gouvernement par la peur. Il s'oppose ainsi à Hobbes, qui faisait de la crainte l'origine de tout accord politique. Il fait dans cette typologie intervenir la variable « force » et la guerre, défensive et offensive ; il lie intimement liberté politique du citoyen et sentiment, ou « opinion », que celui-ci a de sa sécurité.

4 LA SÉPARATION DES POUVOIRS, SEUL GARANT DE LA LIBERTÉ CONTRE LE DESPOTISME

Constatant que le régime anglais est le seul qui ait pour objet principal la liberté civile et qui prémunisse de l'arbitraire par son dispositif légal, Montesquieu concentre son analyse sur ce qui fait les gouvernements « modérés » : ils sont rendus possibles par « la distribution des pouvoirs » — l'exécutif, le législatif et le judiciaire —, le dispositif causal — topique des forces et contre-forces — excluant mécaniquement la possibilité haïssable du despotisme. On recherchera dans l'histoire comment équilibrer l'expression politique des différents groupes de la société civile.

5 DE MULTIPLES VARIABLES POSSIBLES

« Les hommes sont gouvernés par cinq choses différentes : le climat, les manières, les mœurs, la religion et les lois. » Dans une espèce de laboratoire géographique et historique, Montesquieu expérimente alors toutes les variables, chaque législation se conforme selon différents types de causalité, et les trois types idéaux se modifient selon la géographie, le climat, les tempéraments, l'économie, la religion : c'est « l'esprit général d'une nation », déterminé et déterminant. La rationalité des lois, la cohérence des législations est ainsi exhibée : modèle de combinatoire, leçon de causalité

concrètes et plurielles. Montesquieu termine par des considérations sur « le gouvernement gothique », exemple de « gouvernement modéré » : il montre l'histoire concrète des hommes, et non un « droit divin » produisant les lois civiles et politiques.

6 MONTESQUIEU, LE PREMIER « SOCIOLOGUE »

De l'esprit des lois est souvent réduit à un florilège restreint de morceaux choisis « progressistes », sur l'esclavage des noirs, sur les juifs face à l'Inquisition, sur la dépénalisation du suicide, sur l'abolition de la torture ou « question préalable » (expression en usage à l'époque) ; de son objet essentiel, la causalité, ne sont retenus que des éléments isolés, donc risibles, reliant lois et température extérieure, en négligeant d'ailleurs la référence aux Politiques d'Aristote.

Les contemporains ont regretté que Montesquieu soit imbu de préjugés nobiliaires, et vouloir restaurer les prérogatives des parlements leur a semblé proprement réactionnaire : est-ce délibérément que Montesquieu avait choisi de ne parler que de goût et d'esthétique dans l'*Encyclopédie* ? Car sa façon de penser le politique part du concret, du réel, quand les Encyclopédistes manipulent des abstractions : la loi, la liberté, l'égalité. En 1892, Émile Durkheim a vu en lui le premier « sociologue », qui considérait les lois positives comme un « fait social total ». Montesquieu, de fait, recherche les déterminations qui nous gouvernent, avec un sens aigu de ce qu'est l'homme, sociable, tendant à l'équité et à la réciprocité, recherchant dans les lois une justice concrète et les conditions de libertés pratiques. En somme un Anglo-saxon égaré dans notre XVIII^e siècle...

Zadig ou la Destinée (VOLTAIRE, 1747), conte philosophique de Voltaire, publié pour la première fois en 1747, sous le titre Memnon, histoire orientale, puis, en 1748, augmenté de plusieurs chapitres, sous son titre actuel.

C'est au cours des soirées mondaines données à Sceaux, chez la duchesse du Maine, que l'idée d'écrire des contes inspire à Voltaire ce petit roman, qualifié aussi de conte philosophique, qui connaît plusieurs éditions à partir de 1747.

Zadig retrace les mésaventures d'un jeune homme qui fait l'expérience du monde dans un Orient de fantaisie. Tour à tour favorable et cruelle, toujours changeante, la fortune du héros passe par des hauts et des bas qui rythment le texte : nommé ministre du roi de Babylone, il est ensuite jeté en prison, puis vendu comme esclave ! Croisant divers personnages hauts en couleur, Zadig connaîtra l'amour et ses revers, devra faire face à l'injustice et à la superstition, ainsi qu'aux dangers qui peuplent son errance à travers le monde. Véritable récit d'aventures, Zadig est aussi un roman de formation, où Voltaire mêle habilement les charmes du conte et la réflexion philosophique. La question de la Providence fait notamment l'objet d'un chapitre important : un ermite, qui se transforme subitement en ange, explique à Zadig comment la dompter pour être plus heureux.

Zadig est aujourd'hui l'un des contes de Voltaire les plus appréciés. Bien qu'il se soit défendu d'en être l'auteur, le considérant comme une simple « couillonnerie », Voltaire y apparaît tout entier : le style vif et brillant, plein d'ironie vis-à-vis des préjugés de son temps, se conjugue à un art de l'ellipse. La vivacité de la narration, remplie de péripéties, traduit bien l'idée que l'existence est parsemée de changements. Le roman d'aventures est ainsi la forme privilégiée d'une vision du monde où le poids du hasard détermine en grande partie la destinée.

Micromégas (VOLTAIRE, 1752)

1 PRESENTATION

Écrit en 1739 pour distraire Frédéric II de Prusse, mais interdit en France par le groupe de Fontenelle (ce dernier y ayant reconnu sa caricature), *Micromégas* est publié à Londres et à Berlin, simultanément, en 1752 (avec comme sous-titre « Histoire philosophique »). Malgré son apparence de divertissement mondain, il se rattache aux ouvrages issus de la « veine scientifique » de l'auteur, quand il se consacrait à ses travaux d'astronomie et de physique, à Cirey, auprès de Mme du Châtelet.

2 UN VOYAGE INTERPLANÉTAIRE

S'inspirant de la tradition littéraire des voyages extraordinaires, Voltaire met en scène les aventures du géant Micromégas qui, parce qu'il a écrit un livre audacieux, est condamné par la Cour de son pays — la planète Sirius — à un bannissement de huit cents ans. Connaisseur averti des lois de la gravitation et de l'attraction universelle, Micromégas voyage de globe en globe avec un ami de la planète Saturne, découvrant leurs habitants — les hommes surtout — et leurs coutumes avec la curiosité d'un sage.

3 UN CONTE PHILOSOPHIQUE

Le ton délibérément fantaisiste de ce récit permet à Voltaire bien des rapprochements avec l'univers curial, ce « petit monde » auquel il n'épargne aucune critique acerbe. Mais Micromégas est surtout porteur d'une leçon de relativisme, qui propose une réflexion sur l'entendement humain et les limites que la connaissance rencontre si elle n'est pas associée à la comparaison dans l'appréciation, à la droiture dans le jugement, mais aussi à l'humilité, trop souvent oubliée de l'anthropocentrisme, qui a fait de l'homme un incorrigible orgueilleux, selon Voltaire.

4 UNE LEÇON DE SAGESSE

Par une vision pluraliste et disproportionnée du monde et des individus, Voltaire dégage les lois d'une relativité universelle où la distance, loin d'altérer la vision des choses, permet de les apprécier au mieux, en toute conscience de leurs singularités et des moyens d'y accéder intellectuellement. La hauteur de jugement permet à chacun d'être à sa place, c'est-à-dire un « petit grand » (signification du nom Micromégas) capable d'accorder ses espoirs à la juste proportion de ses possibilités.

Candide ou l'Optimisme (VOLTAIRE, 1759), petit roman fantaisiste et conte philosophique de Voltaire, publié

en 1759, qui dénonce avec ironie les méfaits des théories providentialistes en vogue au XVIIIe siècle.

En trente chapitres, depuis son départ précipité du château du baron de Thunder-ten-tronckh, petit paradis terrestre où il laisse sa bien-aimée Cunégonde, jusqu'aux retrouvailles finales, qui s'avèreront d'ailleurs décevantes, le jeune Candide fera l'apprentissage de la vie et de ses dures réalités. Confronté à l'esclavage, à la guerre des Arabes et des Bulgares, au tremblement de terre de Lisbonne, etc., Candide perd peu à peu son innocence et prend conscience de l'écart entre la philosophie bêtement optimiste que lui a enseignée son précepteur Pangloss et la réalité faite de bruit et de fureur.

Ainsi le parcours initiatique et catastrophique de Candide permet-il à Voltaire d'attaquer ironiquement les doctrines providentialistes défendues par Leibniz. Révolté par l'existence du mal dont il transpose dans Candide les manifestations — autodafés, fanatismes politique et religieux, rouerie humaine —, Voltaire se lance dans la polémique par le biais de la satire. Il oppose donc systématiquement au leitmotiv servi par le ridicule Pangloss nourri aux théories de Leibniz — le fameux « tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes » — une série de catastrophes pour en tirer une leçon de sagesse toute pratique, celle ramassée dans la phrase de conclusion : « Il faut cultiver notre jardin ». Avec ces mots, Candide résume la position de Voltaire, qui consiste à substituer à la métaphysique, qui selon lui ne résiste pas à l'épreuve des faits, un empirisme plus à même de conduire sur la voie de la sagesse.